

De l'intuition en langue(s)

Christian Surcouf, École de français langue étrangère, Faculté des Lettres, Université de Lausanne

Il y a quelques jours, un étudiant étranger me demandait pourquoi on disait «roi de France» et pas «roi de la France». Question difficile. À priori, pour les noms de pays féminins, on dit effectivement «le roi de France», «la reine de Suède», etc., et pour le masculin, l'article «le» s'impose, contracté avec la préposition de: «le roi du Danemark», «l'empereur du Japon», «le président du Brésil». Si au masculin «le roi du Brésil» et «le président du Brésil» sont tous deux possibles, en revanche la question se complique avec le féminin (c'est comme dans la vraie vie...). «Le roi de France» est l'expression consacrée, et «le roi de la France» paraît étrange. La Révolution et l'avènement de la République semblent même avoir opéré une petite révolution syntaxique. À 180°. C'est en effet l'inverse avec *président*: «le président de la France» est une formulation plus acceptable que «le président de France», à priori exclu. Mais pourquoi? «Le roi de France» constituerait peut-être le vestige d'un état antérieur de la langue (voir Grevisse & Goosse (2008) *Le bon usage*, 761-H4), où l'on omettait l'article devant les noms de pays. Une telle piste demanderait cependant à être examinée scrupuleusement dans l'histoire du français, d'autant plus que des formations récentes comme «le Tour de France» existent (mais il s'agit peut-être de recyclage...).

L'origine de l'intuition?

Comme l'illustrent ces petites acrobaties intellectuelles caractéristiques du quotidien du linguiste, une question anecdotique peut se révéler d'une redoutable complexité et demander plusieurs semaines de recherche, à l'issue desquelles n'émergera peut-être aucune «règle» claire, susceptible d'aider les apprenant-e-s étrangers-ères. Pourtant, tout locuteur francophone natif est capable de trancher intuitivement entre ces diverses solutions, même s'il est incapable de justifier son choix. La question serait alors de savoir d'où nous viendrait cette intuition si elle ne découle d'aucun raisonnement, d'aucune règle apprise directement ou indirectement. Par exemple que répondriez-vous à la question: «Pourquoi en français, on dit *noir et blanc* et pas *blanc et noir*?»? Hmm... parce que c'est comme ça... Pourtant en espagnol, c'est l'inverse «*blanco y negro*», et en chinois, c'est comme en français «*黑白*» (*heibai*; noir-blanc), mais en japonais, c'est comme en espagnol «*白黒*» (*shiro-kuro*; blanc-noir). Difficile d'expliquer pourquoi. Mais votre intuition vous dicte les (im)possibilités...

On passe des milliers d'heures par an à parler, écouter, lire et écrire sa langue. On pense également dans cette langue, et la nuit, il nous arrive encore de rêver dans cette langue, omniprésente. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait des *intuitions*, sortes de connaissances floues nous permettant malgré tout de déterminer sans hésitation que «roi de France» se dit, mais pas vraiment «roi de la France», et pas du tout «président de France». Et en définitive, on ignore d'où nous viennent ces convictions, partagées de surcroît par des millions d'autres locuteurs.

Comprendre, expliquer, décrire

En tant que scientifique, le linguiste, lui, essaie d'expliquer *pourquoi* «roi de France» serait possible, mais pas «président de France». Il y parvient parfois. Du moins en apparence. Il repère des régularités, en propose des





© Gianni Chungheili

descriptions. Mais à quoi correspondent exactement ces descriptions? Seraient-elles le reflet des processus mis en œuvre dans le cerveau des locuteurs lorsqu'ils parlent? L'introspection ne nous livre aucun indice à cet égard, et à ce jour, les progrès considérables des neurosciences n'apportent guère d'éclairage sur cette question délicate. Le linguiste doit alors se résigner à analyser les seules données dont il dispose vraiment: les énoncés (entendus ou lus).

Pour mieux saisir les enjeux sous-jacents à la description linguistique, commençons par un exemple, plus simple, d'arithmétique. Si je vous demande de multiplier 3 par 15, vous répondrez sans hésiter 45 (du moins j'espère...). J'observe ce résultat, et constate qu'il est juste. Cependant j'ignore tout des opérations que vous avez mises en œuvre pour l'obtenir. De multiples voies sont possibles: $3 \times (10+5) = (3 \times 10) + (3 \times 5) = 30 + 15 = 45$ ou $3 \times (20-5) = (3 \times 20) - (3 \times 5) = 60 - 15 = 45$, ou encore $3 \times (9+6) = (3 \times 9) + (3 \times 6) = 27 + 18 = 45$, etc. L'important est que vous soyez parvenu-e au résultat: 45.

En tant qu'observateur, je peux seulement constater qu'il est juste. Si une erreur s'est glissée dans votre calcul, je ne pourrai la détecter qu'à partir du moment où le résultat final est faux. Mais il est également possible que vous ayez commis deux erreurs se compensant et que vous ayez malgré tout obtenu le bon résultat. On peut même imaginer un raisonnement absurde qui, par chance, déboucherait sur la solution

attendue. Par exemple, un individu pourrait mener une réflexion alambiquée consistant à faire pivoter d'un quart de tour le signe \times de la multiplication pour obtenir $+$, qu'il utiliserait pour additionner les deux chiffres de gauche de 3 et 15, $3+1=4$, et adjoindre à ce résultat le chiffre de droite de 15, aboutissant dès lors à 45, comme attendu... En somme (si j'ose dire), il m'est impossible de savoir quel type de raisonnement a été effectué pour parvenir au bon résultat. Seule une erreur finale peut m'avertir d'un raisonnement erroné sous-jacent.

Prenons maintenant un exemple langagier. On vous a appris à l'école que le passé composé se forme à l'aide de l'auxiliaire *avoir* (ou *être*) au présent auquel on ajoute le participe passé. Ainsi pour *rater*, vous direz [ilavate]¹ (il a raté), pour *couler*, [ilakule] (il a coulé), etc. Mais comment être sûr que tout le monde raisonne vraiment de la sorte? En effet, la même prononciation existe dans [ilvavate] (il va rater), [ilvakule] (il va couler), etc., et le locuteur pourrait intuitivement utiliser une règle de type: «pour former le passé composé, utilise *avoir* (ou *être*) au présent et ajoute l'infinitif.» Vous objecterez que cette règle ne fonctionne pas avec lire ni avec finir et pas davantage avec faire ou vouloir, etc. C'est vrai. Elle couvre néanmoins 90% des 6500 verbes du *Petit Robert*. Le locuteur insatisfait de ce pourcentage, pourrait – toujours intuitivement – ajouter la règle complémentaire suivante portant sur les autres verbes: «pour former le passé composé, utilise *avoir* (ou *être*) au présent et ajoute le singulier du présent du verbe.» Ainsi, à partir de [ilfini] (il finit), [ilfe] (il fait), [ilekvi] (il écrit), etc., le locuteur construirait les passés composés [ilafini] (il a fini), [ilafe] (il a fait), [ilaekvi] (il a écrit), etc. Ajoutée à la première, cette nouvelle règle intuitive permet désormais de couvrir 96% des 6500 verbes du *Petit Robert*. Un joli score, qui ne correspond pas du tout aux règles des grammaires... Vous êtes sceptique? Avouez pourtant que si vous étiez atteint-e d'une pathologie grave et qu'on vous proposait un médicament qui guérit 96% des patients traités, vous imagineriez une issue plutôt favorable à votre maladie! 96% pour une règle, c'est très satisfaisant!

Orthographe et intuition

Pures spéculations théoriques me direz-vous? C'est normal. Si vous êtes en train de lire ces lignes, c'est que vous êtes fortement alphabétisé-e et que pour vous, il est évident que «il a fini» n'est pas «*il a finit» et que «il a mangé» n'est pas davantage «*il a manger». Mais il s'agit là d'orthographe. L'humain apprend à parler bien avant d'écrire. Un enfant de 6 ans maîtrise déjà ces conjugaisons-là, même s'il n'a aucune idée de leur orthographe. D'ailleurs, si les locuteurs faisaient vraiment (intuitivement?) la différence entre l'infinitif et le participe passé, alors pourquoi, même après des milliers d'heures de scolarisation, feraient-ils encore des erreurs de type «hier, j'ai doucher le chat»? En soi, l'orthographe constitue déjà une forme de théorie sur la langue, et il est fort probable que dans beaucoup de cas, sa difficulté provient du fait qu'elle contrevient justement à notre intuition...

¹ Les crochets indiquent la prononciation en alphabet phonétique international.